

au fur et à mesure de l'accroissement de la richesse sociale, devant l'égalité socialiste. Les grades seront immédiatement abolis, les décorations remises aux accessoirs ! La jeunesse pourra respirer librement, critiquer, se tromper et mûrir. La science et l'art secoueront leurs chaînes. La politique étrangère renouera avec la tradition de l'internationalisme révolutionnaire » (10).

Ce programme est absolument nécessaire pour que l'essor des forces productives en U.R.S.S. continue et pour que le pays ne tombe pas dans le marasme et la stagnation où le conduit inexorablement la domination absolutiste de la bureaucratie. (11).

La deuxième contradiction de la théorie trotskyste, Martinet la découvre dans notre conception « de la dynamique internationale », dans notre croyance que la révolution internationale peut remédier aux difficultés de la reconstruction socialiste en U.R.S.S. et éliminer le danger bureaucratique. Notre « réaliste » auteur a plusieurs objections à formuler à ce sujet.

Pour lui, il n'est pas du tout « acquis » que le triomphe de la révolution dans plusieurs pays permettrait « l'évolution » du phénomène de différenciation sociale enregistrée en U.R.S.S. (il s'agit, bien entendu, du phénomène dans son ensemble et non des formes particulières (?) à la Russie). Martinet se livre ensuite à une longue diatribe pour démontrer que le phénomène bureaucratique est inévitable même dans le cas d'une révolution mondiale, cette dernière ne pouvant prendre tout d'abord que la forme d'une confédération d'Etats, et non d'un Etat unique, etc. En réalité, il enonce des portes ouvertes. Il ne s'agit pas, répétons-le encore une fois, de penser que la révolution prolétarienne peut éviter pour une certaine période toute bureaucratie, mais il s'agit d'empêcher que la bureaucratie s'érige en régime absolutiste spoliateur et despotique au-dessus du parti, de l'Etat ouvrier et des masses, comme c'est le cas actuellement en U.R.S.S. Trotsky a démontré que la principale raison sociale de l'apparition et du renforcement de la bureaucratie était avant tout le bas niveau des forces productives dans la Russie arriérée. Dans la mesure où la base de la révo-

lution prolétarienne s'élargit, en englobant des pays développés, c'est-à-dire dans la mesure où le débit des forces productives s'accroît, le phénomène bureaucratique décroît et perd progressivement sa raison d'être, ainsi que son pouvoir autoritaire. Martinet a en réalité une bien pauvre idée de ce que pouvait signifier pour l'évolution de l'U.R.S.S. sa seule association avec l'Allemagne révolutionnaire, par exemple, d'avant guerre.

« Si la révolution avait triomphé en Allemagne, écrivait Trotsky, le développement économique de l'U.R.S.S., comme celui de l'Allemagne elle-même, se serait poursuivi à pas de géant, si bien que les destinées de l'Europe et du monde se présenteraient aujourd'hui sous un aspect autrement favorable » (12).

Tout le débat, aussi bien, avec Bettelheim et Martinet est en réalité faussé, du fait qu'ils déplacent la discussion sur la possibilité ou non d'éviter après la révolution le phénomène bureaucratique, ainsi que sur le prétendu attachement des trotskystes aux « normes » d'une société-socialiste type, au lieu de la centrer sur le genre de la bureaucratie que nous avons actuellement en U.R.S.S., l'énormité de ses privilèges, et son appareil de coercition, sur le fait que d'un organe au service de la société elle est devenue la maîtresse absolue de celle-ci, et qu'elle pense pour elle à travers la conscience particulière qu'elle a acquise par les conditions privilégiées et autocratiques de son existence.

**

Marinet termine son article avec une dernière attaque contre « la faiblesse de l'influence » de la IV^e Internationale et son « manque d'efficacité », qu'il attribue au fait que les trotskystes se contentent de critiques « normatives », par conséquent négatives, qu'ils répètent aux ouvriers les mêmes phrases « qu'il y a dix ans » et qu'ils n'apportent aucune solution véritable ».

Notre perspicace auteur, qui a horreur des « normes » et « des vieux principes » défendus avec « une noble intransigeance » par les doctrinaires trotskystes, est, selon toute évidence, un fervent admirateur du « réalisme » stalinien. Ce « réalisme » est en vérité

(12) « La Révolution trahie », Edition Grasset. Page 34.

l'opportunisme le plus vulgaire qui ait jamais été connu dans l'histoire du mouvement ouvrier et sans doute dans toute l'histoire. Ayant jeté par-dessus bord pour toujours tout ce qui a constitué la tradition révolutionnaire du mouvement ouvrier, et de la ligne principielle tracée durant toute sa vie par Lénine, les épigones stalinien ont entrepris la politique « réaliste » du rassemblement des grandes masses sur une plateforme de plus en plus opportuniste et vague, dont le dernier mot est la défense « de l'honneur national, et de l'indépendance nationale », dont nous gratifions la déclaration de la récente réunion en Pologne des représentants de partis communistes. Ce « réalisme » stalinien a conduit avant 1939 à une série de défaites sanglantes du mouvement ouvrier, entre autres celle de la révolution chinoise de 1925-1927, de la révolution allemande de 1928-1933, de la révolution espagnole de 1931-1938 et qui ont renforcé partout la réaction et le fascisme et ont rendu possible, finalement, la guerre.

Il y a là, en effet, une démonstration éclatante de « l'efficacité » du « réalisme » stalinien en face du doctrinarisme trotskyste impuissant qui préconisait une politique de classe, selon la stratégie et la tactique bolcheviques durant la guerre et aussitôt après sa liquidation. Le « réalisme » stalinien se manifeste dans sa politique d'union sacrée avec les impérialismes « démocratiques » contre les « fascistes » qui a gâché une fois encore les énormes possibilités révolutionnaires créées par les conséquences du conflit impérialiste.

Aujourd'hui même le « réalisme » stalinien qui attire si fortement notre auteur est, par exemple, celui qui, en face du doctrinarisme trotskyste, proclamant la nécessité d'une solution ouvrière de la crise que traverse la France et des Etats-Unis Socialistes d'Europe pour sortir de l'impasse dans laquelle la guerre a acculé le continent, préconise un gouvernement de « tous les républicains » de Thorez à Bidault, et la défense avant tout de « l'honneur national et de l'indépendance nationale ».

Que les trotskystes luttent pour l'indépendance complète de l'Indochine, par exemple, et les stalinien pour son maintien dans « le cadre de l'Union française », que les trotskystes prêchent la fraternisation des ouvriers français et allemands, et que les stalinien livrent une véritable bataille à Verdun pour empêcher le passage de quelques tonnes de « sucre français » pour les « boches », que les trotskystes

soient pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat et que les stalinien italiens votent pour l'inclusion dans la nouvelle constitution italienne des accords de Latran, etc., tout cela est, en effet, une démonstration magistrale du « sectarisme » éternel du mouvement de la IV^e Internationale en face du « réalisme » stalinien.

Etre révolutionnaire et internationaliste, persister sur une ligne de lutte de classes et s'opposer à la politique chauvine et « d'union sacrée » du néo-réformisme stalinien, c'est pour notre auteur faire preuve d'attachement stérile à de « vieux principes » dépassés. Martinet n'a jamais su probablement que les organisations trotskystes, loin de lutter sur un programme de propagande générale du communisme et de « critique négative » du stalinisme, sont armées du « programme de transition » élaboré par Trotsky, qui est la quintessence du réalisme révolutionnaire à notre époque, et qui permet au mouvement trotskyste de chaque pays, en l'adaptant aux conditions spéciales de celui-ci, d'être, même sur le plan des revendications économiques et politiques élémentaires des masses, incomparablement en avance par rapport au « réalisme » réformiste des socialistes et des stalinien.

**

Que des idées comme celles que Bettelheim et Martinet ont défendues dans leurs articles aient pu éclore dans un milieu d'intellectuels petits-bourgeois dont bon nombre ont vécu autrefois dans les rangs du mouvement trotskyste, ce n'est certes pas le signe de cas individuels, mais l'expression d'un courant plus vaste subissant la pression stalinienne dominant encore actuellement en Europe et particulièrement en France et en Italie. En Amérique, la pression dominante contraire d'une bourgeoisie impérialiste à l'apogée de sa puissance économique et politique produit dans les mêmes milieux sociaux des effets différents qui ont trouvé leur expression dans l'évolution d'un Burnham, d'un Hook, d'un Eastman et de toute une pléiade d'intellectuels ex-marxistes. De ce point de vue, toute réponse à Bettelheim et Martinet tient lieu d'une polémique avec un courant révisionniste plus large d'intellectuels petits-bourgeois, qui existe au moment même où des courants centristes de gauche à base ouvrière se détachent du réformisme et du stalinisme et évoluent vers les positions révolutionnaires de la IV^e Internationale.

Octobre 1947.

(10) « La Révolution trahie », Edition Grasset. Page 325.

(11) Le caractère progressif d'un système économique se mesure en définitive par l'augmentation de la productivité du travail. Déjà, à la veille de la productivité du travail en U.R.S.S. à la suite des conséquences du régime bureaucratique, commençait à fléchir dangereusement et cette question constitue actuellement une préoccupation principale de la bureaucratie soviétique.